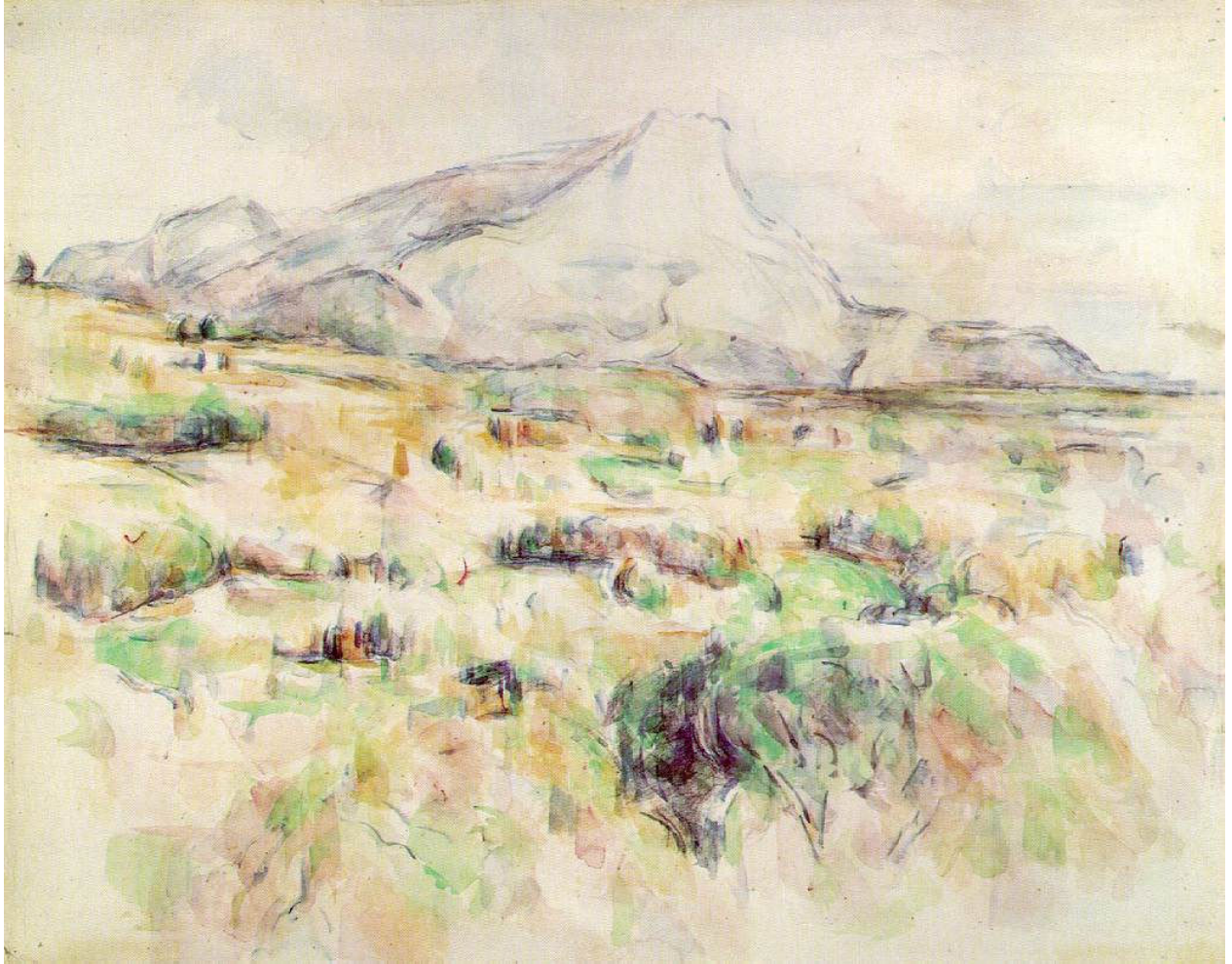


**L' « *Im-monde Mondial* »
selon Granel**



Paul Cézanne, Montagne Sainte-Victoire, aquarelle, 1900

Nicole Raymondis

Il ne disait pas, comme nous dirions plutôt aujourd'hui, « la mondialisation et ses méfaits ».

C'était il y a plus de trente ans mais, déjà, « l'infinitisation galopante d'un immonde Mondial » était un thème majeur de l'enseignement de Gérard Granel.

« Je n'ai encore rien écrit à ce sujet, tout cela s'évapore dans les salles de cours... » dira-t-il lors d'un entretien¹ ...

« Cela » n'était rien moins que *l'essence du monde moderne* - le nôtre - en tant que monde issu des « Modernes », c'est-à-dire les philosophes qui ont succédé, en s'y opposant, au monde Antique, celui des premiers penseurs grecs - pour lesquels tout processus d'infinitisation eût été inconcevable ou monstrueux.

Et de fait, ce que nous vivons aujourd'hui est bel et bien « un Impossible en marche », ou « la gestion de l'impossible » comme il le décrivait tout au long des cours, car « Cette tentation d'une sorte de décollage ontologique hors de l'attraction de la finitude est pourtant bien l'âme même du monde moderne – ce qui lui donne son allure “faustienne”. »²

Or « le même rapport d'Abstraction peut aussi bien s'analyser comme le règne du Capital selon Marx, que comme règne de l'essence de la Technique Moderne selon Heidegger - c'est ce qui me paraît passionnant... » nous disait-il³.

Dans les deux cas il s'agit de la toute puissance de l'infini, du « sans limites » sur toutes déterminations finies, autrement dit la production du non-être (d'un *unwesen*) ou encore... d'un Immonde.

La graphie im-monde, cependant, me paraît plus fidèle à sa pensée, qui met en évidence son unique obsession, celle qui recouvrait ou aimantait toutes les

¹ Alidades, automne-hiver 1982 : Entretien avec Gérard Granel, Christian Dubois et Dominique Neveu. (Cet entretien est retranscrit sur le site officiel Gérard Granel : Gérardgranel.com)

² Comme il l'écrivit dans l'un de ses derniers textes *Etudes Galilée*, Paris, 1995

³ Notes de cours de la faculté de Toulouse.

autres : « *l'être comme monde* » (ce qu'il appelait aussi *le* dieu) poursuivi tout au long de ses cours et de ses écrits. Car sa pensée n'avait rien à voir avec un simple recensement négatif ou un constat de faillite.

Cela pouvait se faire - et se faisait d'abord, pour nous, ses étudiants – dans l'âpre et inlassable travail de reprise des grands philosophes, interminablement étudiés, commentés, « déconstruits » : il travaillait toujours *sur* le texte, comme les peintres travaillent *sur* le motif. Il en résultait un discours dont la « subtilité » n'était « certes pas dans l'appareil d'érudition ou dans le brillant d'une forme compliquée », comme il le décrivit à propos de l'un de ses maîtres, Michel Alexandre : « Elle est scolaire toujours, au beau sens où le travail prend son loisir essentiel entre la chose nue et la parole nue. Rapide, difficile à voir, éclatant gibier dans les lointains de la parole, tel se montre, lorsqu'après des heures il se montre – le vif, le fauve, le subtil *monde* . »⁴

Cette quête, cette traque plutôt, au long des cours, pour débusquer dans les anfractuosités des textes, au détour des mots, dans la tournure des phrases, la « furtivité de l'être », faisait tomber toutes les certitudes acquises sur à peu près tout, pour ouvrir le scintillement d'un horizon toujours par essence « à l'horizon » : un « Cerne », « un rien » - à la façon dont « Cézanne se tient sur la frontière du peindre » dans ses toutes dernières aquarelles⁵ - qui faisait vaciller sur ses bases le grand Tout de la Substance Métaphysique et de son horizon bloqué, infinitisé, « mondialisé » dans lequel se débat et s'angoisse, plus que jamais, le monde d'aujourd'hui ...

⁴ Gérard Granel : *Traditionis Traditio*, Gallimard, paris, 1972 p. 51

⁵ Cft, Gérard Granel : « Après Heidegger » in *Ecrits logiques et politiques*, Paris, galilée , 1990. p.91

Mais avant d'en venir, à partir de notes de cours, à quelques phénomènes de condensation de ce qui « s'évaporait dans les salles de cours », restons un moment à cet entretien de 1982, où Granel résume *lui-même* de quoi il en retourne⁶ :

Christian Dubois : « - A travers tous vos écrits, court, comme un fil, le thème de la finitude et la « lutte » contre l'infinisisation /.../ Pas une simple « opposition ». Il nous semblait que c'était un des nerfs, sinon LE nerf de votre travail...

Gérard Granel : - Cela passe ... par une lecture, appelons-la heideggérienne, de Marx. Elle suppose une homothétie entre l'essence de la Métaphysique moderne comme essence de la Technique, disons pour faire court : l'essence de la modernité, d'une part, et d'autre part, bien que justement ce ne soit plus une « autre part », le Capital selon Marx. J'entends par là très précisément ce que Marx appelle la forme Capital proprement dit, et pas le capital existant, comme Capital usuraire, capital commercial ou capital industriel...*Il s'agit de ce moment où la forme décolle, et comme forme, se soumet tous ses contenus.* La subordination *formelle* du travail au capital devient subordination *réelle* du travail au capital, ce qui suppose la grande industrie achevée, et même le marché mondial achevé – quelque chose qui n'est pas encore fini, mais qui est effectivement en voie d'achèvement⁷. Vu comme cela, *la forme-Capital me semble se laisser lire comme le triomphe de l'infini sur toute détermination finie*, toute finitude essentielle. C'est de la même manière que

⁶ Entretien, cité plus haut.

⁷ Granel parle ainsi en 1982. Vingt-cinq après, le marché mondial est peut-être non seulement plus qu'en voie d'achèvement : il est en bonne voie d'implosion ou d'explosion, comme on voudra...

l'essence de la Modernité me semble consister en une logique de l'infini, visant à déterminer de plus en plus souverainement le fini, sans avoir à se fonder nulle part – fondation dont elle a eu longtemps besoin. *Les concepts modernes infinitistes* le sont, en tant qu'ils sont vraiment de l'APEIRON, en tant qu'ils *n'entrent pas dans leurs propres termes à partir d'une matérialité logique*, ou à partir d'un recours à, et/ou d'une effraction de la part d'une expérience « incontournable ». *Il s'agit de ce que l'on ne peut prendre en vue qu'en suivant les enchaînements purs du mode de « se représenter quelque objet que ce soit »*, un peu ce que Husserl appelle la *logique pure commune à toutes les sciences*, ou l'eidétique formelle. *Elle est infinie* : délivrée de la finitude dans le genre, non-aristotélicienne, délivrée du corps, de l'Expérience...*par conséquent sans physis*. Elle se sait méthode et *ses concepts sont des artéfacts...Ce qui veut tout de même dire qu'ils sont complètement artificiels...*

/.../ Le rêve des Modernes : arriver à ce que, au moins à « l'infini » - que par ailleurs on a fini par savoir aussi « intégrer », comme s'il y avait, en ce sens, une somme intégrale possible du discours théorique ! – toute détermination, toute finitude, toute matérialité, toute textualité, corporéité, mortalité, peut-être toute 'popularité' et production, soient obtenues, littéralement créées, comme émanant d'une « auto-intervention » de l'infini sur la différence – Hegel l'a admirablement compris. *La Métaphysique des Modernes ne peut être vraie que si Aristote a tort lorsqu'il écrit : « Apeiron ouk archè » : l'infini n'est pas principe, ne commande ni ne commence.*

Le deuxième pas, c'est que *Marx lit le Capital* d'une façon tout à fait semblable, c'est-à-dire *comme le remplacement de tout besoin réel par des besoins factices* – culminant aujourd'hui dans le

marketing – voire dans la pure et simple création du besoin, sans aucune espèce de limite. Cela par le caractère essentiellement formel, abstrait, du travail, dévoilé lorsqu'on parle... de « force de travail », et non plus de « travail », comme Smith et Ricardo. Qu'il s'agisse du besoin, de ce que produit le travail, du travail lui-même comme force de travail, il y a une sorte de perpétuelle érosion, et même dispersion à l'infini de l'usage par la valeur, qui finit par se capitaliser, s'autarciser, sous la forme triomphante du Capital au moment de la grande industrie. *A tel point que le capital ne produit plus rien que lui même* ; il s'échange contre des marchandises, mais dans cet échange contre des marchandises qu'est la production, *le Capital s'auto-reproduit et s'auto-dilate*. Marx a un mot merveilleux là-dessus, faisant référence à la détermination moderne de l'Etre comme Substance, il appelle le capital « la Substance automatique ». Et dans la mesure où il est aussi le moteur de l'histoire⁸... !

Donc il me semble que dans la mesure où Marx a, là, raison, et est effectivement le penseur incontournable de la valeur et de son devenir comme Capital, pensé comme *la dévoration de toute finitude par une auto-production de l'infini*, et dans la mesure aussi où l'on est loin du « Marxisme » type III^e Internationale par exemple, qu'on ne se prend plus les pieds dans « infra » et « super- » structures, alors on peut peut-être dire que Marx déploie une analyse du Capital radicalement homothétique à celle de l'essence de la modernité...

C'est donc en ce sens que les positions heideggériennes – peut-être pourrait-on les appeler matérialistes-heideggériennes, ou aristotélico-

⁸ Là aussi on peut dire, vingt-cinq ans après, que « la Substance Automatique, » en tant qu'elle est le moteur de l'histoire, révèle de façon brutale la folie dans laquelle nous sommes embarqués, à laquelle nous sommes soumis, croyant pourtant encore qu'il suffit de « prendre des mesures » pour tout arranger. Alors que la Mesure qu'il faut prendre ici est d'une tout autre dimension, comme n'a de cesse de le montrer Heidegger.

heideggériennes, ou encore éidético-heideggériennes ? – sur lesquelles je vis parce que je les crois « justes », *sont en effet une lutte contre l'infinitisation*, et débouchent, si l'on veut, « politiquement ». »⁹

Encore faut-il bien entendre « politiquement », de la part de Granel comme quelque chose de fondamental dans sa pensée, mais comme n'ayant rien à voir avec un quelconque *engagement* politique. Quel qu'il soit.

Il nous disait, *déjà* en mars 1978 : « On est à un point zéro de la civilisation, et il ne s'agit plus d'ajouter quelque chose aux manœuvres politiques ». Et il précisait plus tard : « Le Dasein moderne dans son règne de l'essence de la Technique et /ou du Capital, ça n'est pas quelque chose que l'on peut secouer en disant « c'est mal ! ». Mais il y a une virulence de l'histoire de la Technique et de la Production Modernes qui unifie le monde sous son Idée, *c'est à elle qu'il faut s'attaquer* ». ¹⁰

Ainsi, ne faudrait-il pas comprendre son travail et sa pensée - quand bien même ce qu'il s'agit de combattre est sans aucun doute ce qu'il appelait le « Libéral-fascisme » - comme un appel à un engagement du style, par exemple, de ce que nous appelons aujourd'hui la « décroissance ». Il serait simpliste de supposer que, puisque l'accélération infinie du mouvement produit un im-monde : ce qui *ne peut pas faire monde*, il faudrait en revenir à une finitude, à un « être-monde-du-monde, au sens d'une mesure raisonnable, ou de toutes sortes de mesures raisonnables¹¹. Comprendre la pensée de l'im-monde Mondial de Granel de cette façon-là serait un énorme contresens.

⁹ (C'est moi qui souligne, en caractère gras, dans tout ce texte).

¹⁰ Notes de cours prises à la Faculté de Toulouse : mars 1978, et novembre 1979.

¹¹ Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faille pas prendre, par ailleurs, des mesures. Mais la Pensée ne peut pas *s'ancrer* dans ce domaine. Ce qui serait à nouveau l'ancrage d'un espoir empirique de forme Métaphysique.

Au contraire, il expliquait dans un cours de 1983 ¹² :

« Il ne faudrait pas greffer une idylle villageoise sur Marx, ou de la naïveté écologique du simple retour *en deçà* de l'essence de la Technique moderne, pour employer le langage de Heidegger.

C'est-à-dire qu'il ne faudrait pas s'imaginer que la finitude essentielle *inscrite dans la matérialité*, ça soit de quelque façon une sorte de valeur *réinscrite dans la nature*.

La gageure de penser Marx en termes de finitude essentielle n'apparaît que lorsque l'on ne comprend pas cette finitude essentielle, ou que l'on confond le concept du Dasein dans l'analytique existentielle avec quelque chose comme une « bonne simplicité », une « modicité », naturellement, divinement, inscrite dans la Nature. C'est-à-dire le tableau idyllique d'une cité grecque qui se contente de peu. Ce qui est difficile c'est de *comprendre que la finitude essentielle est sans mesure naturelle. /.../*

Je crois que si l'on veut déployer d'une façon qui ne soit pas de l'ordre du ressentiment – pour parler comme Nietzsche – et d'une simple vengeance contre la modernité et son infinité, si l'on veut dévoiler un thème tel que *la finitude essentielle*, il faut le dévoiler sans aucun sol « naturel ». Il ne s'agit pas « d'un retour en deçà » qu'arrêterait une mesure fixée quelque part.

Qu'est-ce alors, qui peut recourber une infinité en une finitude essentielle, si ce n'est pas qu'on la plante dans une « bonne nature », dans une morale définie, dans une manière de vivre, supposée « naturelle » ?

¹² Les notes de cours dont je cite ici un passage, ont été retranscrites d'après un enregistrement du cours sur cassettes audio par Guy Séguéla, qui a eu l'amabilité de me les confier, et qui sont donc plus complètes que les miennes. Elles datent de l'année universitaire 1983/1984. Après une mise au point définitive, ce cours devrait être mis en ligne sur le site Gérard Granel. (gerardgranel.com)

- Ca ne peut-être que l'invention d'un « art », *au sens d'une écriture*, et même au sens asiatique , au sens de la calligraphie.

La question n'est pas de triompher de la Technique dans un *überwiden*, dans un surmontement qui ne serait bientôt plus qu'une *Aufhebung* , qu'une dialectique à la Hegel, mais de chercher plutôt le salut « là où croît l'extrême danger » (Hölderlin) . Le salut est là, juste à côté, là où croît l'extrême danger. *Il est grand temps de prendre la parole par la modernité*. D'autant plus que la lecture s'inscrit dans un thème qui va d'Aristote à Heidegger...

Il ne faut donc pas en rester à des méprises sur ce thème de la finitude. Il n'est pas dit du tout que la rage onto-theo-logique de la Modernité qui accomplit l'oubli de l'être ne soit pas la chance d'une pensée de l'être, de la pré-compréhension de l'être, *de nouveau capable de finitude*. Mais encore une fois, d'une finitude qui n'est pas, qui n'existe pas, comme une *référence* satisfaisante. Il ne s'agit pas de revenir à une « juste mesure » du résultat donné, parce que *c'est peut-être, c'est même sûrement , le dos de l'être qui se manifeste dans l'infinité*.

/.../ L'extraordinaire invagination de la Modernité¹³ dans le Capital est tout le secret de Marx et fait que l'ontologie aperçue en 1844 ne s'accomplit que sous la forme d'une « critique » de l'économie politique <et non pas d'une économie politique proprement dite . Ce qui veut dire qu'elle s'accomplit dans une *Pensée*. >

Dans les deux cas, que le dos de l'être apparaisse comme le stock exploitable à la demande de l'animal rationnel qu'est devenu le vivant qui travaille (Heidegger), ou bien que ce dos de l'être apparaisse comme le caractère automatique de la prolifération du Capital en rapport formel tautologique à soi-même (Marx), dans un cas comme dans l'autre, c'est

¹³ Ce mouvement d'invagination de la Modernité dont Granel parle ici dans ce cours de 1983, sera développé plus tard dans « Les années 30 sont devant nous...in *Etudes Galilée*, Paris 1995 p 67 à 89.

bien LA FORME de l'être qui règne, et en un sens *il n'y a pas de lutte contre une forme de l'être*. C'est là tout le problème ! S'il y a un nœud, il doit se dénouer là même où il est noué. Et en repassant sur la façon dont il est noué, comme la simple torsion d'un brin, et non pas du tout être tranché comme un nœud gordien. Si on tire sur une forme de l'être on resserre le nœud et on s'étrangle...

Comment changer d'horizon dans le sens de l'être ? Cela ne consiste pas seulement à être contre, dans la mesure où être contre signifie aussi s'appuyer dessus et être tout contre, finalement dans la même logique. C'est clair dans Heidegger, dans *Zur seine Frage*¹⁴ - qui est le seul texte où l'être apparaît lui-même barré, paraît lui-même dans une rature - qui est un commentaire de l'être homme de l'homme, dans l'horizon le plus général de la question de savoir comment est nié le Nihilisme : le thème nietzschéen. (C'est d'ailleurs un texte qui à la fois honore Junger et le gêne, parce que c'est une leçon donnée par Heidegger à Junger.)

Il n'est pas question de comprendre comme un *trans lineam*, « au delà de la ligne » : comme un simple franchissement de la limite, marquée par le nihilisme européen. Au-delà de laquelle limite, l'« Idée » < l'idéal Moderne > s'échapperait dans une espèce de quelque chose de nouveau, et qui serait quelque chose comme le lendemain de la Technique. D'une certaine façon, il n'y aura pas de lendemain de la Technique. Il n'y aura pas de lendemain non plus – si on prend Marx comme un penseur co-originel de Hegel – de ce concept de Capital, *qui est un concept de la taille du concept de l'essence de la Technique Moderne*.

Je crois, je suis le seul à le croire (car les marxistes et les anti-marxistes ne le croient pas, car ils n'ont pas une lecture de Marx comme penseur mais comme théoricien) qu'il ne sera pas question non plus de revenir au delà de l'infini, d'aller au delà de l'infinité de la

¹⁴ Cft : Martin Heidegger « Contribution à la question de l'être, in *Question I*

Production. Alors *il s'agit plutôt de dénoncer dans cette infinité ce en quoi elle est condamnée à la production de l'Abstrait.*

Donc la question est : sur quoi recourber le mouvement de l'infinité ?

La réponse c'est : pas dans une nature ou une loi divine, mais *dans un effort d'écriture public de la finitude.* On est dans une écriture politique, dans un « calligraphie politique ». C'est une drôle de réponse !... »

Mais, précisait-t-il, à un autre moment du cours :

« La finitude essentielle ne peut-être que *l'écriture* d'une décision politique de la situation, une décision politique *du monde-même*. : le « monde » étant « ce que chaque fois le Dasein vit ».

Ainsi Granel évoquait-t-il de même, dans l'entretien avec Alain Vestein, sur France Culture¹⁵ :

« La politique renaîtra quand elle prendra « l'existence » *comme telle*, comme objet... Et pourquoi pas ? »

On est loin d'en être là, bien évidemment, mais ce n'est pas une raison pour se décourager ni pour baisser les bras, car, comme il l'écrivit il y a bien longtemps déjà, à propos de la question de l'Écriture chez Derrida (*Derrida et la rature de l'origine*) mais qui peut tout aussi bien s'appliquer à la pensée de Granel, à *la Pensée* tout court :

« Elle n'est qu'un grand péril dressé autour de quoi se fait l'Occident. Elle est la guerre, la guerre de l'ouverture comme telle, qui empêche

¹⁵ Émission : Du Jour au lendemain, 8 février 1996 . (On peut réécouter cette émission sur le site Gérard Granel.)

qu'il n'y ait que des peuples humains clos sur leur nature d'humains, pareils aux races des chevaux, dans l'infini des pâturages idéaux. »¹⁶

Ce que sont ces peuples ou ces troupeaux, Granel le décrivait, à la même époque¹⁷ :

« ...toutes les humanités d'autrefois et d'aujourd'hui (et *en nous* aussi bien, en particulier comme « bons Européens », soldats de la science et de la conscience) ne sont que les porteuses d'un destin éternel au jour le jour qui se meut par civilisations comme par troupeaux à *l'intérieur* du Monde, déposant sur les parois (ou les galeries) l'art le plus haut, élevant dans le grondement poétique qui signale toujours l'assemblément des hommes, les paroles de la plus haute sagesse et celles du plus cruel amour, entretenant aussi des mœurs, des guerres, des industries, élevant enfin les machines du théoriques vers le ciel, vers les corps, vers les âmes, et finalement et d'abord vers la pure ingéniosité de la combinaison mathématique. MAIS SANS DÉCISION. Animal détenu par le Logos, et non ce « vivant » qui le détient par la capacité de se ré-volter sur lui comme le cerne et l'assise absolument non naturels d'un être-homme absolument non animal. »¹⁸

La vraie *ré-volution* de la Pensée est, serait, (sera-t-elle ?) dans cette capacité à se ré-volter sur ce mouvement sans fin qui nous a enrôlés dans une histoire commencée il y a plus de deux mille ans et dont nous entrevoyons seulement de nos jours qu'elle pourrait être indéfinie, nous entraînant dans un mouvement qui s'enlise, avance et recule, par crises, sur la même droite ligne d'une infinité (qui est la même chose que la rotation infinie de la Forme-Capital) piétine et se

¹⁶ *Traditionis Traditio*, Gallimard, Paris 1972, p.174

¹⁷ Ibid p.79.

¹⁸ C'est moi qui souligne en caractères majuscules.

répète sans relâche...Ou pire, qui nous conduit à une fin certaine : l'Extermination de l' Homme par lui-même.

(A condition bien sûr que nous cessions de nous comporter comme un « troupeau » car, comme le disait Reiner Schürmann ¹⁹ « L'aisance a de quoi laisser perplexe avec laquelle, les exterminations encore vives dans nos mémoires et les asphyxies planétaires déjà dans nos pharynx, un âge entier n'en continue pas moins de brouter comme si de rien n'était. »)

C'est dire à quel point la question de la pensée comme *écriture politique* chez Granel : l'inscription du *logique et politique*²⁰, selon le titre de l'un de ses livres - « logique » en tant qu'adjectif de « logos » et « politique » au sens de « l'exister » (au sens heideggérien) ou au sens d'une « finitude essentielle » (entrevue par Marx) - n'a rien à voir avec une nouvelle politique où la Pensée serait comme la dernière « tarte à la crème » dont on attendrait qu'elle nous tire de ce mauvais pas !

En revanche elle tout à voir avec une « gigantomachie pour le sens de l'être » :

« Elle entend plutôt faire entrevoir que l'étrange recul du devenir-monde de la Production devant toute tentative d'avoir immédiatement « prise » sur lui, dont rien ne dit qu'il soit « définitif » ni « irrémédiable » (on ne voit pas pourquoi en effet la totalisation infinie aurait reçu les promesses de l'avenir), ouvre pour nous la possibilité d'un autre recul : celui d'un travail de pensée qui nous prépare à saisir le *kaïros* de multiples batailles futures pour un tout nouveau faire-monde, aussitôt que ce « moment favorable » viendrait à s'offrir. Car nous refusons d'admettre que puisse réellement venir le moment adverse, celui où tout ce qui nous restera d'intelligence et de courage se ramènerait à découvrir avec

¹⁹ Rainer Schürmann : *Des hégémonies brisées*, que Granel a publié dans ses éditions T E R, en 1996, (car *penser*, c'était aussi cela pour lui : ce travail de publication de textes.)

²⁰ Gérard Granel : *Ecrits logiques et politiques*, Galilée, Paris, 1990 .

stupeur comme ayant la valeur d'une phrase spéculative ou d'un oracle – hélas trop tard déchiffré – cette séquence verbale ultra-banale et cent fois entendue ;

« Eloignez-vous de la bordure du quai. La fermeture des portes est automatique²¹. »

Dans cette « gigantomachie pour le sens de l'être » ou ce combat de géants, se trouve bien sûr Heidegger, mais aussi Marx, qui n'a fait qu'une partie du chemin – ou de la « pensée préparatoire » comme dit Heidegger²².

Et si pour notre génération le travail est à faire *aussi* à la suite de Marx - en reconsidérant sa pensée, mais différemment - malgré tous les désastres survenus par son utilisation, c'est en tant qu'il est, précisément dans l'impensé de sa pensée, *devant nous*. Mais c'est à la condition expresse de comprendre, et d'abord de prendre Marx, non comme un théoricien de la révolution, mais comme le penseur qu'il est. Un Penseur au génie visionnaire, qui a « vu », il y a plus d'un siècle et demi, notamment : « le monde comme une immense accumulation de marchandises. »

À suivre...

Nicole Raymondis, juin 2008

²¹ Gérard Granel : « Les années 30 sont devant nous » in *Etudes*, Paris, Galilée, 1995 p.89

²² Martin Heidegger : « Le mot de Nietzsche Dieu est mort, » in *Chemins qui ne mènent nulle part* p.255.